

## Kennedy à Dallas ou l'entrée dans le temps planétaire

Terry Cochran et Catherine Mavrikakis

Rituels et cérémonies du pouvoir du XVIe siècle au XXIe siècle

Volume 14, numéro 1, automne 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1055097ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1055097ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Bulletin d'histoire politique

Lux Éditeur

ISSN

1201-0421 (imprimé)

1929-7653 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Cochran, T. & Mavrikakis, C. (2005). Kennedy à Dallas ou l'entrée dans le temps planétaire. *Bulletin d'histoire politique*, 14 (1), 173–181.

<https://doi.org/10.7202/1055097ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique; VLB Éditeur, 2005

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

# Kennedy à Dallas ou l'entrée dans le temps planétaire

TERRY COCHRAN ET CATHERINE MAVRIKAKIS  
*Département de littérature comparée*  
*Département d'études françaises*  
*Université de Montréal*

Depuis plus de quarante ans, l'entrée de John Fitzgerald Kennedy dans Dallas, cette entrée lente, au rythme des ovations de la foule qui accompagna le déplacement de la limousine sombre à travers le centre-ville, aura défilé sur tous les écrans du monde des millions de fois, par l'intermédiaire de photos que l'on raccorde les unes aux autres ou de petits films d'amateurs. De cet événement qui aurait dû rester unique, singulier ou encore rapidement et simplement évoqué au journal télévisé du 22 novembre 1963, on aura multiplié les représentations, segmenté les plans, examiné le mouvement afin d'en décomposer le tragique, d'en disséquer l'absurde. Combien de fois depuis bientôt quarante et un an, J.F.K. est-il entré dans Dallas au ralenti ? La lenteur du cortège exacerbée par la volonté de fixer l'instant de l'assassinat dans les reprises nombreuses se juxtapose à l'accélération de la voiture qui fuit le lieu du crime pour filer à toute allure vers l'hôpital. Les minutes sont comptées.

Personne ce jour-là n'avait prévu le bon accueil de la foule citadine au cortège présidentiel. Dans le Sud, et particulièrement au Texas, Kennedy n'était guère apprécié à cause de ses positions en faveur de l'émancipation des Noirs et particulièrement de son discours à la nation en date du 11 juin 1963. On imaginait que le parcours que la Lincoln décapotable effectuerait entre l'aéroport de Love Field et le Merchandise Mart où Kennedy allait prononcer une allocution se ferait tranquillement, sans réel cérémonial.

Les applaudissements enthousiastes des gens venus saluer leur président surprirent tout le monde et dès leur arrivée à l'aéroport, les Kennedy durent serrer les mains de nombreux admirateurs. Le caractère spontané de la participation de la ville est ce qui retiendra l'attention de cette entrée de Kennedy à Dallas. Le Gouverneur du Texas aurait dit à Kennedy en entendant toutes les acclamations de la rue : « Mr President, you certainly can't say that Dallas doesn't love you »<sup>1</sup>. L'heure était à l'étonnement et à la joie. La limousine présidentielle avançait dans une ville en liesse. Là où on s'attendait à ne trouver que ressentiment et haine, on constata un

véritable triomphe de Kennedy au cœur d'une ville du Sud très opposée à l'émancipation des Noirs. Adlai E. Stevenson, ce grand démocrate, n'avait-il pas été accueilli un mois plus tôt par une foule très à droite et fort mécontente ? Comme le dit le *New York Times* du 23 novembre 1963, les mesures de sécurité se sont relâchées ce jour-là en raison du beau temps et de l'engouement naturel de la foule massée sur le parcours. Kennedy et le Gouverneur de l'État du Texas, Connally, étaient heureux de constater la tournure que prenait l'événement. Kennedy pourrait peut-être voir se transformer ses rapports avec le Sud bien récalcitrant aux changements. On décida donc de laisser la capote de la Lincoln Continental baissée, malgré les consignes de sécurité toujours importantes dans les déplacements du Président.

Il est impossible de penser à l'entrée du Président John Fitzgerald Kennedy à Dallas ce 22 novembre 1963, sans voir les images de cette voiture décapotable, immatriculée GG 300, hanter notre mémoire. Or l'automobile n'est pas ici un simple moyen de locomotion pour parvenir à déplacer John F. Kennedy d'un lieu à un autre, de l'aéroport au lieu, où un groupe de notables devaient l'entendre leur adresser son discours. La manière dont le roi, le maire ou un chef d'État s'approprient une ville en dit long sur la représentation du pouvoir politique et sur la notion même de puissance. La voiture ici permet de comprendre ce qu'il en est de la vitesse dans la fondation de l'État moderne américain, de la mort du Président Kennedy et de son entrée trop rapide dans l'Histoire. Elle se constitue en machine étatique dans un pays qui sait aller vite et dont les autoroutes et les réseaux routiers sont encore de nos jours de première importance. C'est à partir de cette vision d'un président qui trouve la mort dans une voiture, symbole même de l'Amérique, que la question de l'accélération de l'Histoire au moment de l'assassinat de Kennedy prend tout son sens. Entre la voiture sombre qui avance dans Dallas au rythme de la foule et la soudaine précipitation de la limousine vers l'hôpital, c'est la course folle de l'Histoire qui se sera déclenchée, en faisant de l'entrée de Kennedy dans cette ville du Texas, l'entrée à toute allure dans une nouvelle contemporanéité. Si durant le parcours, Kennedy avait donné l'ordre de faire taire toutes les sirènes de police qui accompagnaient le cortège, juste après les trois coups de feu fatidiques, un bruit énorme se fera entendre et toutes les voitures policières crieront à l'unisson qu'il est arrivé quelque chose, que nous sommes entrés dans un autre temps de l'Histoire.

Le cortège présidentiel était composé ce jour-là de la célèbre limousine noire (en fait « navy blue »<sup>2</sup>) dans laquelle prenaient place Kennedy, sa femme Jackie, le Gouverneur du Texas John Connally, son épouse Nellie ainsi que deux agents des Services Secrets qui étaient assis à l'avant de la voiture. Venaient ensuite une automobile remplie des membres des Services Secrets, la voiture décapotable du Vice-président Johnson, où se trouvaient aussi Madame Johnson et le Sénateur du Texas, Ralph Yarborough. Un autocar plein de reporters, plusieurs voitures au capot abaissé, bondées de journalistes et de photographes, et un autre autocar assigné aux membres de l'équipe de la Maison Blanche complétaient la procession des véhicules. Le Président se promenait donc avec les siens, les dignitaires et les agents des Services Secrets. La femme de chaque dignitaire venait souligner dans cette entrée à Dallas le plaisir du pouvoir à être là, à s'acquitter de tâches officielles en profitant de la vie. Kennedy, le matin même, avait fait dans un discours une réflexion sur le temps mis par sa

femme, Jackie, à s'habiller et sur le charme qu'elle exerçait, le tout dans une atmosphère bon enfant. Mais ce qui étonnera ici, c'est combien la presse faisait partie du spectacle de l'entourage de Kennedy, de sa cour et de la représentation de son pouvoir. Or dès que les coups de feu retentirent, le cortège se scinda et les journalistes se retrouvèrent à continuer une route relativement lente vers le Merchandise Mart et apprirent à leur arrivée là-bas que quelque chose de terrible avait eu lieu dont ils étaient restés, malgré l'agitation dans la ville, ignorants. La presse participant au spectacle du politique s'était fait jouer un mauvais tour. Elle était devenue un simple témoin, incapable de s'extraire du pouvoir afin de rendre compte de l'événement. Ce sont en fait des vidéos d'amateurs (en particulier celui d'Abraham Zapruder, un coiffeur de Dallas) et des photos de citoyens ou de photographes plus ou moins officiels qui furent achetées par les journaux et télévisions du monde. Ce sont ces traces qui servirent de preuves pour l'enquête et de pièces à conviction. La presse dans l'autocar, assignée au spectacle, fut en retard sur la foule de Dallas.

Si, après la mort de Kennedy, aucun Président n'entrera plus dans une ville en ralentissant, sans protection, si le pouvoir en public se fera rapide, si les bains de foule seront contrôlés et les apparitions des présidents se révéleront savamment orchestrées et très préparées, c'est néanmoins, la télévision, qui à partir du 22 novembre 1963, se sera transformée de façon radicale. En quatre jours, elle aura dramatiquement changé et aura voulu trouver sa place, partout, tout le temps, pour couvrir le politique en direct. Les chaînes américaines, à partir de l'annonce de la mort de Kennedy, à 13 heures, le 22 novembre, ont décidé d'interrompre toutes les programmations habituelles pour rendre compte de la suite des événements. Un marathon a alors commencé. Si la coutume était de reproduire les événements après qu'ils se furent produits, dès l'annonce de l'assassinat les chaînes de télé voulurent ne plus rater l'Histoire et être partout, toujours présentes (ce ne fut pas d'ailleurs le cas dans les pays du bloc communiste qui eux eurent un rapport très différent au direct et où le politique était lié à une représentation en différé de l'information). Ainsi Lee Oswald, le présumé meurtrier de Kennedy se fit abattre en direct sur NBC et l'enterrement du Président fut mis en scène télévisuellement par Arthur Kane de CBS qui dirigea la retransmission de la procession funéraire en coordonnant le fonctionnement de soixante caméras. La télévision, et tous les historiens des médias sont d'accord là-dessus, est devenue telle que nous la connaissons actuellement depuis l'assassinat du Président américain. Les chaînes d'information continue, comme CNN, sont les héritières directes de cette pensée du politique en direct qui devint le moteur télévisuel avec la mort de Kennedy. C'est cette accélération d'un mouvement du direct qui prend place alors que la limousine présidentielle file vers l'hôpital. La première diffusion nationale d'un événement politique eut lieu le 4 septembre 1955, lors du « Japanese Peace Trade » à San Francisco, mais ce n'est qu'à partir d'une mise en place d'un direct transnational du 22 novembre au 25 novembre, jour de l'enterrement du Président, que la télévision américaine, sur laquelle se modèleront les chaînes mondiales des démocraties, prétendra montrer le spectacle du politique en train de se faire, en donnant ainsi l'illusion de fabriquer celui-ci, de participer au monde, à son actualité. La presse fera encore partie des cortèges présidentiels ou encore de toutes les représentations du pouvoir en suivant celui-ci partout, mais elle

voudra aussi et surtout maintenir une longueur d'avance sur la réalité et devancer les événements afin d'être là quand ils auront lieu. C'est cette vitesse qui est en cause dans l'entrée de Kennedy à Dallas, la vitesse de la retransmission que l'accélération de la limousine vient révéler. On assiste avec l'assassinat de Kennedy à l'entrée dans ce que le philosophe Peter Sloterdijk<sup>3</sup> appelle le chrono communisme, c'est-à-dire la volonté de mettre la grande majorité de la planète à la même heure afin qu'elle se retrouve toujours branchée sur l'événement diffusé simultanément, à tout moment du jour et de la nuit. Or, ce chronocommunisme n'a lieu que dans un temps accéléré où tout peut se faire et être reproduit très rapidement. Il n'existe que dans un monde de mouvements et de déplacements incessants, dont la limousine présidentielle qui se met à prendre de la vitesse et emporter Kennedy dans l'Histoire devient le symbole moteur.

Le *New York Times*, le 23 novembre 1963, titrait dans sa dernière édition : « Kennedy is killed by sniper as he rides in car in Dallas, Johnson sworn in on plane »<sup>4</sup>. Dans l'un des plus importants quotidiens américains, l'annonce de la mort du Président est mise en scène grâce à une référence aux moyens de locomotion que sont la voiture et l'avion. La juxtaposition des actions dans la phrase souligne la rapidité de l'Histoire qui ici a eu lieu dans la motricité des corps et des acteurs. Que le *New York Times* rende compte de cet affolement du temps, que marquent l'entrée finale de Kennedy à Dallas en voiture et l'assermentation de Johnson dans un avion, montre assez que la presse écrite veut entrer dans le mouvement du nouveau temps contemporain et rendre compte de la vitesse avec laquelle la modernité avance. Il faut dire que l'assassinat de Kennedy marque aussi la fin de la presse écrite puisque, à partir de cette tragédie, les Américains se reposèrent sur la télévision pour connaître ce qui se passe dans le monde, les journaux ne donnant pas assez vite la vision du monde et la radio ne pouvant rendre l'image de la cadence planétaire.

Cette accélération temporelle et historique, on la retrouve dans les mots de Daniel Patrick Moynihan, qui travaillait alors dans l'entourage politique de Kennedy et qui devint plus tard sénateur de New York : « We will laugh again but we will never be young again ». Cette phrase comme dramatisation du temps perdu montre qu'à la mort de Kennedy ce qui eut lieu c'est la sensation d'être passé à une autre temporalité, dans une précipitation des choses où l'accélération était tout à coup de mise. Alors que Kennedy incarnait la jeunesse au pouvoir, lui, étant le jeune président qui apportait avec lui à la Maison Blanche un vent nouveau, le sentiment qui accompagna sa perte fut de l'ordre de cette transformation extrêmement rapide que la voiture présidentielle en route vers l'hôpital met en acte. Kennedy est entré lentement à Dallas pour être bombardé, trop vite, trop rapidement, trop précipitamment dans une Histoire qui désormais ne s'écrira qu'en direct, dans un formatage de l'événement où la transmission de l'image, quelle qu'elle soit, aura lieu en même temps que sa production.

Dans une première modernité, celle qu'inaugure la sortie des ténèbres médiévales, à un moment historique où la dimension mondiale s'esquissait sans être complètement imaginable, sans s'être fixée dans une image concrète, le pouvoir se manifestait ouvertement dans le réel, s'incarnait dans des êtres en chair et en os. Quand le roi et sa cour, y compris son entourage étendu, entraient en ville, dans les grandes

capitales ou dans des villages éloignés, les habitants étaient présents en ordre pour l'accueillir. Pour voir le pouvoir dans tout ce qu'il avait d'effrayant, de terrible ou de somptueux, il fallait être là, être un témoin oculaire de ce qui se déroulait sous les yeux. La possibilité de sentir la pleine force de la foule, entendre les cris et participer à l'esprit collectif du public, exigeait une proximité physique, ainsi qu'un lien dépendant de la puissance visuelle. Malgré l'immédiateté primitive de cette expérience, l'entrée royale du *xvi<sup>e</sup>* siècle trouvait son inscription dans le temps, dans un espace qui transcendait le lieu et l'heure de son déroulement. Toujours amalgamée avec le pouvoir et le capital qui le soutient nécessairement, la machine médiatique était en marche, les chroniqueurs et les historiens prenaient des notes et enregistraient des observations, les peintres esquissaient des brouillons qui serviraient à produire des tableaux officiels, représentations du moment pour la postérité. En somme, l'entrée du roi, la manifestation de sa puissance et de sa grandeur, passait à l'histoire, les images de cet événement étant limitées seulement par les moyens, les médias de l'époque fixant le portrait de l'événement. Pour ceux qui n'étaient pas là, qui n'occupaient le lieu spécifique au moment précis, la connaissance de cette entrée dérivait des tableaux et des chroniques textuelles, qu'elles soient imprimées ou écrites à la main. Autrement dit, la présence à cet événement n'était jamais le fait de l'immédiat et était toujours prise dans le décalage entre l'entrée royale et sa réception. Il y avait un écart incommensurable entre ceux qui avaient vu une entrée royale de leurs propres yeux en même temps qu'elle avait eu lieu, et ceux qui, bien enfoncés dans leurs fauteuils, imaginaient la splendeur du moment en méditant sur les signes imprimés dans leurs livres.

L'espace mondial avant l'explosion médiatique du siècle dernier, comportait donc ses limites temporelles et spatiales. Ceci souligne le vaste abîme qui sépare le monde du début de la modernité et la conscience planétaire de la deuxième moitié du *xx<sup>e</sup>* siècle, à la mort de Kennedy. Sur le plan de la pensée du mondial ouvrant la voie à ladite modernité, le savoir – la connaissance que la sphère terrestre n'est pas le centre du système solaire et que l'immensité de l'univers s'approche de l'inimaginable – dépassait largement les modalités de représentation et ne trouvait pas son inscription dans le domaine de l'expérience. Malgré la puissance des rois et leurs entrées extravagantes dans des villes spécifiques (la visite théâtrale qu'Henri II offre à Rouen en 1550 ou les entrées de Charles Quint, « roi des Romains », à Madrid), les traces historiques des événements demeuraient une affaire d'archives. Si le spectateur était présent à un événement, il ne peut plus en témoigner depuis longtemps ; s'il n'y était pas, son accès à la réalité de la visite royale est aussi limité qu'imaginaire.

Ces brèves remarques sur les entrées royales des siècles passés permettent de mieux situer l'avènement de la nouvelle planète, de la nouvelle conscience planétaire qui s'incarne dans l'entrée de Kennedy à Dallas. La dimension mondiale, intimement enchevêtrée avec l'esprit humain à partir du 22 novembre 1963, se fait sentir dans les images et dans les modes de représentation qui circulent autour du globe en temps réel. C'est-à-dire que la médiatisation de l'existence, qui plane sur une surface terrestre de plus en plus proche de chaque humain en étant irrémédiablement loin de tous, véhicule une prise de conscience qui est mondiale dans tous les sens. L'entrée présidentielle de Kennedy à Dallas transcende infiniment le site local de son

déroulement, autant dans sa motivation initiale que dans ses conséquences néfastes. Cette visite télévisée pour les spectateurs ubiquitaires concrétise un espace planétaire déjà en train de s'esquisser et dont les préparations étaient aussi spirituelles que matérielles, avant même ce 22 novembre 1963. Le visionnement des images partout, tout le temps, qui efface des décalages spatio-temporels crée une fusion collective, une dimension mondiale réelle dans l'esprit des habitants terrestres. Sur la base de ce monde transformé, de ce nouveau monde dans un sens autre qu'historique, la mondialisation signifie la mise en scène du monde pour le monde, la présence de tous au même monde, en même temps. La durée ne se laisse pas représenter par l'espace, se trouvant limitée uniquement par les contraintes de reproductibilité, par les puissances technologiques des médias à produire un *ici et maintenant* qui se déplace sans cesse, qui ne connaît pas de bornes.

L'entrée de Kennedy à Dallas transmet une prise de conscience mondiale qui était préparée dans un sens historique, conceptuel et technologique. La télévision, médium caractérisé par sa capacité d'effacer perpétuellement le décalage entre spectateur et événement, entre réception et émission, cherchait l'événement qui allait déclencher son hégémonie dans le domaine de la représentation mondiale. Kennedy occupait une place royale dans l'imaginaire mondial, étant un objet de fascination dans l'esprit du temps et les États-Unis constituaient la terre de rêve pour un monde en train de prendre son essor économique et, surtout, symbolique. Pourtant, c'est la guerre en cours, la guerre froide et silencieuse, qui jetait les bases d'une conception du monde intégral, occupant la même temporalité, dans le même espace. Cette guerre, entièrement mondiale dans une perspective qui dépassait la terreur virtuelle de la bombe nucléaire menaçant d'anéantir tout le globe, instaurait un dispositif planétaire avec ses propres projections idéalisées. Ce conflit impliquait la participation potentielle de tous les pays, de tous les coins de la planète sans exception, malgré leur petite taille et leur apparente insignifiance, à la collectivité mondiale, à un ensemble imaginaire à l'échelle du globe.

En outre, John Fitzgerald Kennedy était le porte-parole de cette vision mondiale ; il incarnait et articulait l'esprit planétaire rendu possible par les réseaux technologiques qui créaient une aire d'immédiateté, d'appartenance collective en temps réel. Ses discours, qui n'étaient pas nombreux, évoquaient constamment la conscience mondiale en passe de s'installer. Son discours d'inauguration<sup>5</sup>, le plus commenté de toutes ses allocutions, constitue un panégyrique de la sphère mondiale qui sera la pierre de touche de ses initiatives politiques et programmes de recherche. Dans ce discours, qui situe les États-Unis dans le contexte planétaire, il s'engageait à soutenir « cet ensemble mondial des États souverains, les Nations Unies », exprimait son désir d'un « nouveau monde du droit » et réclamait la formation d'une « grande alliance mondiale, nord et sud, est et ouest » face aux adversaires (comme la pauvreté) de l'être humain. Vers la fin de ce discours se trouve la phrase que l'histoire a choisie comme le symbole de l'administration Kennedy : « Mes compatriotes Américains : ne demandez pas ce que votre pays peut faire pour vous ; demandez ce que vous pouvez faire pour votre pays ». Mais la pensée qui sous-tend ces mots continue dans la phrase suivante, rarement citée : « Mes concitoyens du monde : ne demandez pas ce que l'Amérique peut faire pour vous, mais ce que nous pouvons

faire ensemble pour la liberté de l'Homme ». Autrement dit, la vision du monde de Kennedy était aussi universaliste, dépassant la géographie de la planète en se référant à une abstraction, à l'humanité, au genre humain comme concept des habitants de la Terre. Dans cette optique, la référence obligatoire à Dieu dans les discours présidentiels américains se transforme en une affirmation de la laïcité terrestre : « ici sur la terre le travail divin nous échoit ».

Cette dimension mondiale et universelle demeure la référence de la réflexion et de la pratique de Kennedy. Le première conférence de presse télévisée en direct était une conférence de Kennedy en 1961. Son discours devant l'ONU en septembre 1961 contenait la proposition d'établir « un système mondial de satellites de communication pour lier toute la terre par télégraphe, téléphone, radio et télévision ». Cette volonté du mondial accompagnait ses aspirations d'explorer l'espace, comme le souligne ce même discours, qui reprend sa conception de la sphère mondiale pour la transposer dans l'espace : « De même que nous étendons le gouvernement du droit sur la terre, nous devons aussi l'étendre au nouveau domaine humain – à l'espace profond »<sup>6</sup>. Ailleurs, il revendique l'exploration de l'espace comme « la clé de notre futur sur la terre »<sup>7</sup>. Autrement dit, le rôle de Kennedy dans l'histoire coïncidait avec la mise en place d'un dispositif mondialisé qui amalgamait la conception du monde, l'émergence de nouvelles capacités médiatiques, les voyages dans l'univers inconnu et l'idée gouvernante de l'humain universel.

C'est ce monde qui était présent durant l'entrée présidentielle à Dallas, pendant la scène d'un meurtre commis presque en direct devant les innombrables spectateurs, de partout sur la terre qui, durant trois jours, essaieront de rattraper ce qu'ils ont presque vu se dérouler sous leurs yeux et qu'ils ne rateront désormais plus. En fait, la visite au Texas était la conséquence d'un conflit à propos de l'universel, des droits politiques et humains des Noirs américains, et la position de l'administration de Kennedy en faveur du droit universel avait déchiré son parti. Kennedy voyageait dans le Sud, accomplissait son entrée à Dallas, afin d'essayer de guérir les blessures au sein de son parti avant les élections de l'année suivante. Encore une fois, il pensait à ces problèmes dans le cadre mondial, comme il l'explique dans un discours au mois de juin en 1963 : « Nous prêchons la liberté partout dans le monde, et nous sommes sincères, et nous aimons notre liberté chez nous, mais allons-nous dire au monde et, surtout, à nous-mêmes, que c'est le pays de la liberté à l'exception des Noirs ? »<sup>8</sup>. La planète, en tant qu'idée et réalité, était le référent de sa politique globale, une planète dont l'unité devint rapidement une possibilité technologique, un point de fuite conceptuel et historique. Kennedy voulait reprendre cette idée dans un discours devant le parti démocratique du Texas. Sa mort l'en empêcha. Il voulait que son pays continue à avancer, comme il l'écrivit et pour cela, « ni la conformité ni la complaisance suffiront. On n'a besoin ni des fanatiques ni des faibles d'esprit. Et notre obligation comme parti n'est pas à notre seul parti, mais à la Nation et, en effet, à toute l'humanité »<sup>9</sup>. C'est cette volonté d'être toujours avec l'humanité dans sa totalité que symbolise l'entrée de Kennedy dans Dallas. La nécessité pour les médias de leur omniprésence est ce qui se décida dans l'assassinat du Président. La limousine qui file vers l'hôpital nous donne le tempo de cette nouvelle modernité, de notre contemporanéité qui prit son envol ce jour-là.



La caméra placée désormais en permanence à l'endroit où le tireur d'élite attendait Kennedy et d'où les coups de feu sont partis montre sur le site Internet (<http://www.earthcam.com/jfk/vguide.htm>) la vue que le meurtrier avait sur la route qu'emprunta Kennedy. Or, Kennedy est mort en 1963, et la caméra aujourd'hui ne fait que retransmettre les voitures qui passent à tout moment, sans cesse, sur ce tronçon d'autoroute où le Président perdit la vie, il y a fort longtemps. Nous pouvons nous brancher, à l'aide de nos ordinateurs, de n'importe quel endroit du globe, sur le présent de Dallas et sur son passé. Nous pouvons tous contempler, où que nous soyons, à tout moment, la route telle que le meurtrier la vit le 22 novembre 1963. Néanmoins, Kennedy n'apparaîtra pas au détour du chemin. Si notre temps planétaire, universel, inauguré par l'entrée de Kennedy à Dallas est devenu celui de la rapidité et de la simultanéité mondiale, ce que nous voyons tous ensemble, en même temps, c'est aussi et surtout notre capacité planétaire à regarder ensemble ce passé fondateur qui n'existe plus que comme un fantôme bien contemporain.

## NOTES ET RÉFÉRENCES

1. « Monsieur le Président, vous ne pouvez certainement pas dire que Dallas ne vous aime pas ».
2. Bleu marine.
3. Sloterdijk, Peter, *L'Heure du crime et le temps de l'œuvre*, Calmann-Lévy, 2000.
4. Kennedy est tué par un tireur d'élite alors que sa voiture roule à travers Dallas, Johnson prête serment dans un avion.
5. Inaugural Address, 20 janvier 1961.
6. Address before the General Assembly of the United Nations, 25 septembre 1961.
7. Special Message to the Congress on Urgent National Needs, 25 mai 1961.
8. Radio and Television Report to the American People on Civil Rights, 11 juin 1963.
9. Remarks Intended for Delivery to the Texas Democratic State Committee in the Municipal Auditorium in Austin, 22 novembre 1963.